



NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. par trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. pour trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.  
~~~~~



MODES ET INSTITUT.

JE m'effrayais de la difficulté de faire mon article *Modes*. Comment peindre ce qu'on ne peut voir, me disais-je; les femmes qui donnent le ton sont à leur terre, et celles qui restent en ville, ne viennent point s'enfermer dans un salon qui leur prescrit une tenue d'étiquette et des vêtemens serrés. On sort sur les neuf heures du soir, dans un négligé où règne le désordre. Les chapeaux ne sont plus noués sous le col; les fichus flottent sur le sein; les robes sont à peine attachées avec quelques épingles. On suit l'atmosphère concentré des appartemens, pour venir s'asseoir aux Tuileries où les pièces d'eau répandent quelque fraîcheur. Comment voir les modes!.. Quoi, me dit-on, vous ne décrivez que ce que vous voyez, et votre conscience de journaliste ne vous met pas un peu à l'aise. — Non; j'aime que mes lecteurs me suivent dans les lieux où je les mène avec une entière confiance. — Même dans les magasins de modes? — Certainement. Pour preuve, j'en ai visité hier, et je dirai naïvement que je n'y

ai vu que des robes d'automne, et quelques-unes pour les bals champêtres. Le satin, et le gros de Naples, attendent déjà chez nos premières couturières les brouillards ou les petites gelées de la fin de septembre. On m'y a montré des *fantaisies* qui ne font pas loi. Par exemple, les élégantes dont l'imagination est aux abois, garnissent des robes blanches avec des mousselines agathinès amplement bouillonnées : on se sert encore de gaze de coton bleu ou rose pour le même emploi. Ceci est bien loin d'être général ; je le répète, je n'ai vu que deux de ces robes qu'on venait d'emballer pour envoyer à la Duchesse de C. . . . Il est inutile de dire que le haut des manches et les agrémens du corsage, doivent être pareils à cette garniture.

Je dus hier, à une attention aimable, des billets pour la séance annuelle de l'Institut. Là, me dis-je, la plus brillante société se trouvera rassemblée, j'y pourrai voir une foule de choses nouvelles, et je m'en fus rempli d'espérances dans la patrie du monde savant. La chaleur était excessive ; mais des fenêtres ouvertes, des courans d'air adroitement ménagés dans l'intérieur de la salle, en faisaient un endroit très-supportable. J'étais dans une tribune en face de la porte d'entrée. Rien ne pouvait m'échapper. Des femmes arrivaient, souvent seules, et d'autres accompagnées. Dans le premier cas, le maître des cérémonies offrait poliment sa main, rassurant la démarche craintive de celle qu'il conduisait à sa place. Avait-elle son cavalier, elle échangeait un salut, puis suivait un signe qui lui indiquait le siège qui lui était réservé.

Il y avait déjà quelques membres de cette auguste assemblée, qui s'étendaient et baillaient à l'abri de leurs lauriers académiques. La suprématie que donne la science rend sans gêne, et fait passer par-dessus une foule de petites convenances et d'entraves qui occupent et remplissent la vie du vulgaire. Mais le tableau s'anime, les arrivans se succèdent : il n'y a cependant encore rien à décrire. Les femmes sont en blanc, et même en robes de couleur. Les chapeaux sont bleus, jaunes, roses. Les fichus en blonde noire ou en mousseline : les épis sur les chapeaux menacent de durer jusqu'à la fin de la saison. En voilà de très-bien portés par une femme, dont la robe est coupée en tous sens avec du tulle et de riches entre-deux brodés. Son chapeau est rayé de tissu de paille, et les épis qui

l'ornement sont mûrs et courbés. On dirait, à les voir, que la chaleur les a mis dans un tel état, que les grains sont prêts à s'en échapper.

On commande de porter les armes; voici le Président, suivi d'une foule d'academiciens, qui forment sa cour. La science a besoin d'un auréole de grâce et d'amabilité; c'est ce qui me fait remarquer, à côté du célèbre mathématicien M^r. de S. . . . le dieu des couplets et de la poésie fugitive. Mesdames, il est bien plus que cela; c'est le défenseur des femmes; inclinons-nous... salut! . . . Mais quel est cet autre qui sourit à tout le monde, dont les mouvemens sont souples et lians; il balance sa tête avec politesse, en portant ses yeux et son bonjour à la ronde. Ce ne peut être que lui; oui, c'est bien M^r. D. . . . qui a pour *sien* système qu'il faut être bien avec tous. On assure qu'il sait à merveille, et par expérience, la fable de l'*Escargot*. Un ministre est assis parmi les membres de l'Institut. On fait le plus grand silence. L'auteur des *Templiers* lit d'une voix posée le procès-verbal. M^r. P. . . . s'avance près d'une tribune circulaire, et lit le discours qui a remporté le prix d'éloquence. Jamais il ne fut adjugé à plus juste titre. En voici le sujet.

Le Tasse proscrit, le cœur rempli d'amertume et de mépris envers les hommes, en rencontre un dont l'ame compatit aux infortunes. Cependant, le Tasse dont la paupière se mouille de larmes, répond à sa tendre sollicitude par le dédain. Il trouve en lui la force de cacher ce qu'il souffre. Un volume d'Homère amène entr'eux une conversation pleine de traits heureux et de pensées profondes. Ils ne se connaissent ni l'un ni l'autre; mais ils sont attirés par une mutuelle sympathie. Le Tasse est vaincu; il accepte l'hospitalité. Entraîné par le feu de son génie, il donne à son hôte, autant qu'il est possible, l'idée de tous les genres de poésie d'inspiration, et rend sensibles les traits fugitifs de l'esprit et de l'imagination. Cette partie du discours où il développe les choses intellectuelles, a peut-être paru abstraite et longue à une grande partie de l'auditoire. Non-seulement tout le monde n'est pas poète, mais il est des personnes qui ne conçoivent pas le délire d'une pensée qui s'élève et s'égare dans les plus hautes régions. Quelques académiciens endormis, dont j'expliquais le sommeil, me parurent dire aussi: c'est un peu long. La fin

de cette pièce vraiment remarquable, est un chef-d'œuvre de simplicité et d'éloquence. « Et moi aussi, dit le Tasse, je suis poète; mon nom n'est pas sans quelque gloire; je suis le Tasse. » Ce nom seul est d'un effet qu'il est presque impossible de rendre (1).

Une ode à la louange du vertueux Malesherbes : tous les cœurs applaudissent à cette lecture. Le sujet est trop bien choisi pour pouvoir signaler les défauts de cette pièce. *Quand le cœur parle, adieu l'esprit.* Le commencement et le milieu de cette ode sont remplis de beautés poétiques; mais le style ne m'a pas paru se soutenir dans une égale splendeur jusqu'à la fin.

M^r. Ch. Lacretelle, par l'organe de M^r. Roger, a fait entendre l'éloge de M^r. de Montyon. Un seul trait suffira pour faire connaître ce philanthrope. « Un jeune poète peu favorisé des dons de la fortune, fut connu de M^r. de Montyon (car il se donnait la peine de chercher des malheureux); il lui fit proposer une pension sans se nommer. Le jeune homme, digne d'un meilleur sort, ne voulut point la recevoir s'il ne connaissait le nom de son bienfaiteur. L'homme de bien ne put fléchir l'homme de mérite, qui ne crut pas devoir accepter ces offres généreuses. »

Les prix accordés à la vertu sont venus clore cette séance, où l'esprit et les douces qualités du cœur se sont disputés le privilège d'intéresser. Des faits simples en eux, mais touchans et malheureusement trop rares, ont fait proclamer, comme méritant l'estime générale, mademoiselle Decourtys et le rémouleur Bonnafox.

Nous n'avions d'abord voulu parler que de la mode; mais nous avons été entraînés par notre sujet. Puissent le génie, les qualités de l'ame et l'élévation dans les sentimens, jouir toujours d'une vogue soutenue dans notre belle patrie.

M^{lle}. FURET.

(1) Ce discours, qui a valu à l'auteur le prix et une médaille d'or de 1,500 fr., est de M^r. Théry, professeur au collège royal de Versailles.

Voyage dans le nord de l'Afrique; par le capitaine Cs. F. Lyon, compagnon de Mr. Ritchie, traduit du Quarterly Review.

LES modes françaises ont toujours été recherchées et admirées dans toute l'Europe. Nos relations en Amérique les ont même fait adopter par la partie civilisée de ce continent, et peut-être les nouveaux établissemens que nous formons sur les côtes d'Afrique, donneront-ils à nos colons le désir d'essayer si le goût (production jusqu'ici entièrement étrangère à ces contrées sauvages) ne pourrait un jour s'y acclimater. Il y aurait une certaine philantropie à le tenter, et puisqu'il semble que le besoin de s'embellir soit aussi naturel aux femmes sauvages (voir même celles d'Otaïti), qu'il peut l'être à nos élégantes, ne devrait-on pas s'occuper des moyens de prouver à ces noires petites maîtresses qu'elles peuvent ajouter à leur beauté, sans se *bistouriser* la figure, se percer cruellement le nez, et se tatouer le corps.

Ces réflexions m'ont été inspirées en parcourant une relation d'un voyage fait en 1820 dans le nord de l'Afrique, par le capitaine LYON. Je crois qu'on lira avec plaisir quelques détails sur les mœurs et les costumes des habitans de ces pays peu connus.

« J'avais entendu parler, dit le capitaine LYON, de la femme du SKEIK de BAROOD, comme de la plus belle créature que l'on puisse voir, comme d'un vrai modèle de perfection féminine; car elle était si grasse, qu'à peine pouvait-elle marcher. Quand je fus introduit près de cette colossale beauté, elle se voila entièrement le visage; je lui demandai la faveur de la contempler; ce qu'elle m'accorda après une courte résistance. Son menton, son nez, et l'espace entre les sourcils, étaient marqués de signes noirs; ses joues étaient couvertes de rouge; son col, ses bras et ses jambes étaient tatoués de fleurs; ses bras étaient ornés de plusieurs bracelets: sur l'un était écrit le nom de Dieu, sur les autres ceux de ses nombreux amans. Elle portait une quantité de boucles d'oreilles en faux brillant, pesant ensemble au moins deux ou trois livres. Sa chemise était de soie rayée. Un riche manteau en soie pourpre était drapé autour d'elle avec une sorte d'élégance et de grâce. Ce manteau était fixé sur la gorge avec

une épingle d'or où étaient attachées des espèces de breloques de même métal. Tous ses autres bijoux et ses parures étaient rangés autour de sa tente. Une multitude de pauvres misérables ressemblant à des sorciers, étaient assis autour d'elle dans une espèce d'extase d'admiration. Ils ne croyaient pas qu'il pût exister une créature aussi parfaite. Tous s'accordaient à dire qu'elle était ravissante par son excessif embonpoint; et je dois l'avouer, jamais une masse aussi monstrueuse de chair humaine ne s'était offerte à ma vue. Une de ses jambes, d'une épouvantable grosseur, était découverte jusqu'au-dessous des genoux : chacun contemplait ce chef-d'œuvre, et remerciait Dieu de les avoir fait jouir d'un aussi beau spectacle. Je fus très-bien accueilli par cette énorme beauté. Elle me fit asseoir près d'elle, et me demanda si les femmes, en Europe, étaient aussi belles et aussi grasses qu'elle. Quant à l'embonpoint de mes compatriotes, lui répondis-je, je dois avouer à leur honte, que je n'en ai vu aucune qui, sur ce point, pût vous égaler, et qui possédât une aussi admirable rotondité. Elle prit ce que je lui dis pour un fort beau compliment, et je n'essayai pas d'établir d'autres comparaisons; bien que cette femme eût réellement une belle figure, ou plutôt de beaux traits. »

Le costume des femmes, à Tripoli, est loin d'être élégant. Elles aplatisent leurs cheveux sur le front; elles en forment de grosses tresses qu'elles font joindre sur les sourcils, et qui viennent se rattacher de chaque côté des tempes. Leurs cheveux sont tellement imbibés d'huile, que leurs figures et leurs habits en sont toujours remplis. Pour les sécher, elles y jettent une sorte de poudre faite avec une plante assez semblable à la lavande sauvage; ce qui forme une certaine pâte noire dégoûtante, et qui, se mêlant avec leur transpiration et la poussière, devient en peu de tems aussi désagréable à l'odorat qu'à la vue. Leurs cheveux de derrière pendent en natte; un mouchoir de laine, attaché sur le sommet de la tête, est retenu par deux cordons de cuir qui viennent se nouer sous le menton. Elles portent jusqu'à six boucles d'oreille : les plus grandes ont quelquefois six pouces de diamètre. Elles sont obligées de les soutenir par des espèces de rubans qui tiennent à la tête.

Je doute que nos jeunes françaises empruntent les modes

africaines ; mais comme nous sommes dans un siècle où les compilations sont en vogue , nous nous proposons de leur offrir successivement les costumes des différens pays. Peut-être, dans toutes ces bizarreries du goût, choisiront-elles *quelques pièces de rapport* pour en former une mode nouvelle qui, pour devenir charmante, n'aura besoin que d'être adoptée par elles.

DONATINE T.

THÉÂTRES ET MÉLANGES.

THÉÂTRE-FRANCAIS.

Mademoiselle Duchesnois a rendu de nombreux et longs services au théâtre qui la possède. Depuis douze ans, elle remplit avec un zèle infatigable le premier emploi. Elle a créé le rôle de Jeanne d'Arc, et certes, sans sa manière toute nouvelle de rendre l'inspiration de l'héroïne de Vaucouleurs, nous serions privés d'une pièce dont le sujet fait l'orgueil de notre sexe, en causant bien quelque dépit aux hommes. C'est encore mademoiselle Duchesnois qui a francisé le genre allemand dans Marie Stuart. Je crois que de long-tems on n'aurait pu introduire Schiller en France; il est trop *naturel* et trop contraire à notre art dramatique... Qui va-t-on préférer à mademoiselle Duchesnois?... qui pourra la remplacer?... Mais elle ne le sera pas... Peu importe... A la place du talent on posera zéro, on empruntera sur la tête de mademoiselle Georges, pour payer la dette envers le public. Addition et soustraction faites, on dira: Payé tant, perdu tant, reste zéro; et la somme est tellement considérable que la banqueroute s'en suivra... Pauvre public!...

GYMNASE.

Malgré l'étouffante chaleur on va au spectacle et la salle du Gymnase est à peine assez grande pour contenir la foule. D'où vient cette vogue? Léontine et Perlet, Perlet et Léontine, voilà l'histoire de ses succès. Moins heureux dans le choix de ses vieilles nouveautés, il fait l'effet d'un fripier qui s'entend à retourner un habit, à y mettre un collet ou des paremens neufs; puis on dit que ce théâtre a beaucoup d'ordre, que l'administration a un *Scribe* impayable.

— Rien n'a manqué à la solennité de la Saint-Louis. La journée a été très-belle et la soirée délicieuse. Dimanche encore, Versailles pouvait à peine contenir la foule qui s'y était portée pour voir jouer les grandes eaux. Les Anglais s'extasiaient devant ce luxe hydraulique, et parcouraient les jardins en gens surpris d'une telle magnificence. Chez eux la nature fait tous les frais des jardins de leurs palais, et ils trouvaient sans doute une grande différence entre la demeure de nos rois, nos statues, nos bassins, et la *Serpentine rided*, les colonnes enfumées de *Carleton House* et la pagode en bois qui décore un de leur plus beaux parcs. *Humiliez-vous, superbes!*

— Je ferai imprimer ma pièce, dit un pauvre auteur refusé; cela me vengera d'un comité qui n'est pas connaisseur. Par suite de ce raisonnement, M^r. A. J. L. Nourry de la Folleville vient de faire imprimer une tragédie nouvelle en cinq actes. Elle ne mérite ni le bien qu'on en pensait quand elle était en portefeuille, ni le mal qu'on en dit depuis qu'elle a vu la lumière. L'auteur aurait dû, comme les gens qui se taisent, laisser sa pièce sans la publier. On lui aurait alors supposé un plan, de la suite, des vers heureux, ainsi qu'on suppose de l'esprit aux gens qui ne disent rien.

FRUITS DE L'EXPÉRIENCE.

Une dame disait l'autre jour : plus je connais les hommes, mieux j'aime les chiens.

Arbre brisé par les autans,
 Tes rameaux desséchés inspirent la tristesse ;
 Tu fais songer à la vieillesse,
 Aux plus beaux jours du doux printems.

M^{lle}. FURET.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.

